

Laval théologique et philosophique



BAUDRILLARD, Jean, *Les stratégies fatales*

Philip Knee

Volume 41, Number 1, février 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400161ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400161ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Knee, P. (1985). Review of [BAUDRILLARD, Jean, *Les stratégies fatales*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(1), 132–133. <https://doi.org/10.7202/400161ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

fois dans le livre, la dogmatique protestante resurgit. Toutefois, les indications que donne l'auteur sur le rapport à établir entre le pécheur et le confesseur peuvent éclairer la démarche de tout chrétien.

Christian RENAULD

Jean BAUDRILLARD, *Les stratégies fatales*. Coll. « Figures », Paris, Grasset, 1983, 277 pages.

Depuis que Jean Baudrillard a acquis une certaine notoriété par ses premiers livres (en particulier les remarquables : *Pour une critique de l'économie politique du signe*, en 1972, et *L'Échange symbolique et la mort*, en 1976), les ouvrages de ce sociologue créent périodiquement quelques remous dans la vie intellectuelle française ; ils sont accueillis avec curiosité, donnent lieu à des controverses aussi vives qu'évanescentes et ont la réputation d'être non seulement provocateurs mais également d'une lecture difficile, et peut-être inutilement. Il y a donc, dès l'abord, de quoi se méfier. Mais il y a plus ; et, dans ce dernier livre, à défaut d'une réflexion de grande portée, de quoi, à notre avis, intéresser quiconque interroge le monde moderne et les rapports sociaux afin d'évaluer aujourd'hui les possibilités d'une éthique. Pour le montrer, pas question toutefois de prétendre résumer un texte comme celui-ci qui, on s'en rend vite compte, ne s'articule pas selon un plan structuré et où la démarche est plutôt « nomadique ». Tentons donc seulement d'indiquer et d'illustrer le projet général qui l'anime. À chacun alors, selon sa sensibilité, de décider s'il veut se laisser prendre par son style, laisser ses intuitions faire leur effet... Elles nous sont apparues, pour notre part, sinon toujours convaincantes, du moins remarquablement stimulantes.

Baudrillard se rattache à ce courant des « déçus de la modernité » qui, fatigués de marxisme et de freudisme, cherchent à penser sur des registres qu'ils veulent situer au-delà ou en-deçà de toute « radicalité critique ». Plus proche, par conséquent, de Nietzsche, il s'agit de diagnostiquer l'impasse de la métaphysique du sujet et d'en décrire jusqu'au bout les conséquences pour notre socialité. Après des siècles de subjectivité triomphale, dit Baudrillard, l'ironie de l'objet nous guette ! Qu'est-ce à dire ? C'est dire qu'il faut aller au-delà de la mise en cause philosophique du sujet dont s'occupe une bonne partie de la pensée contem-

poraine. Celle-ci ne met pas véritablement en question sa prééminence mais reste prise dans ses interminables convulsions, dans son incessant travail de dessaisissement. À l'image du « sujet de l'inconscient » de la psychanalyse, on reste rivé à un « sujet impossible », enchevêtré dans ses illusions. Ce qui intéresse Baudrillard c'est plutôt ce qui se passe « en face » ou « en-dessous », chez cet objet qui le défie, car cet objet ne vit pas de l'illusion de son propre désir ou de ce qui lui appartiendrait, et dès lors il est inaliénable. Cet objet se déploie sur tous les fronts de la réalité sociale par des « stratégies » qui échappent à tous les schèmes de rationalité et dont la seule règle semble être l'ironie. Baudrillard va privilégier deux voies pour décrire ce paradoxe des « stratégies d'objet » — paradoxe qui constitue l'étoffe même de notre vie sociale si nous savons le reconnaître sans être aveuglé par les clichés et la bonne conscience des idéologies.

Dans le champ politique d'abord, Baudrillard s'en prend à la cécité de ceux qui, depuis tant d'années, veulent insuffler aux « masses » une « prise de conscience » qui leur ferait mettre en question le « système » ; ceux qui s'efforcent à dénoncer les manipulations du pouvoir ou bien à élucider les refoulements de la conscience, pour s'opposer à tout ce qui semble voler aux hommes leur liberté, leur volonté autonome. Peine perdue ; si l'on veut espérer comprendre quelque chose, dit Baudrillard, il faut plutôt renverser ce schéma classique de l'aliénation pour déceler dans le social les effets d'une « stratégie ironique » (p. 139) : ce ne sont pas, par exemple, les médias qui aliènent ou abêtissent les masses ; celles-ci au contraire, constituent, par les médias, le monde en *spectacle* inaccessible, afin justement de suspendre les exigences de liberté, de savoir, d'autonomie — ces valeurs qui allaient de soi dans les philosophies du sujet. Sans doute la conscience veut savoir ce qu'elle veut ; mais, pour Baudrillard, elle veut aussi ne pas le savoir ; elle veut aussi l'envers de cette quête ; se glisser, se dissoudre dans l'ombre des choses pour n'avoir pas à choisir, s'abandonner à l'insignifiant et s'en remettre passivement à ce qui s'offre par la médiation des préposés officiels au savoir et à l'action : les intellectuels, les politiciens, les experts... Ceux-ci sont *requis* stratégiquement par ce jeu de perpétuelle irresponsabilité, par cette « servitude volontaire » qui permet d'échapper à toute législation (p. 261), même si ce jeu est vécu sur un mode paradoxal puisque n'est jamais absent, en même temps, un mépris pour cette passivité. L'ironie, la duplicité

sont les armes de ce constant mouvement « d'implosion » sociale (pour reprendre un terme utilisé ailleurs par Baudrillard), de ce « détournement », non pas d'un sujet assoiffé de responsabilité, mais par un objet se refusant à savoir, à vouloir...

On voit la pertinence de ce mode d'être pour la seconde figure privilégiée par Baudrillard, celle de la « stratégie-objet de la femme » (p. 177), où il reprend et systématise les idées d'un de ses précédents ouvrages : *De la Séduction*, Galilée, 1979. Le sujet désire ; mais seul l'objet peut séduire. Ce qui est encore en jeu ici, c'est la *faille* d'une métaphysique pour laquelle l'objet n'est jamais que la « part maudite » du sujet ou sa part aliénée. Dans ce cadre, en effet, le destin adéquat de l'objet semble devoir être de renverser le rapport maître-esclave pour devenir sujet, d'où l'apparente évidence des idéologies de libération, où, en l'occurrence, le féminisme militant ne fait que prendre sa place avec d'autres. Mais l'objet justement ne se soucie pas de revendiquer le sens ou même la différence, c'est-à-dire le sérieux. L'ironie objective dont sont porteuses les femmes ne revendique rien, car le piège ironique de l'objet ne consiste qu'à flatter le sujet en exigeant sa reconnaissance (p. 181), et il ne le fait ni par masochisme ni par aliénation (qui sont des catégories du sujet) : sa victoire est de silence et d'indifférence. C'est pareillement l'ironie de l'enfant, note Baudrillard (p. 182-3) : il constate les différences que lui imposent les adultes et peut dès lors choisir et jouer entre deux registres : soit jouer la différence (la fragilité) en imposant à l'adulte de le protéger ; soit renvoyer l'adulte à l'absence de différence, à l'égalité nue. Jeu de la double-contrainte donc, proche de la « stratégie fatale » de la femme — faux objet et faux sujet — face à la demande sexuelle de l'homme.

Cette « désinvolture du monde » face à toutes les entreprises du sujet ne semble permettre à celui-ci d'autre alternative que de « laisser le champ libre à l'ironie objective » (p. 271), de prendre parti pour l'objet puisque celui-ci mine toujours ses prétentions et l'attend fatalement au détour de ses illusions... Diagnostic des plus pessimistes, semble-t-il, pour ne pas dire désespérants. Si tout n'est qu'apparence et ironie, s'ensuit-il l'inutilité de tout travail critique au-

jourd'hui, l'inutilité de toute quête éthique ? Quel est alors le statut de cette recherche de Baudrillard elle-même, et que signifie opter, par exemple, comme il le fait au passage (p. 140), pour les défis de la séduction contre les illusions de l'amour ? Dans un surprenant paragraphe vers la fin du livre, tout ne semble pas perdu toutefois, puisque, par une ironie suprême, Baudrillard note que le goût du spectaculaire protégera l'humanité de la catastrophe nucléaire ; celle-ci n'aura pas lieu, dit-il : l'humanité ne supporterait pas de sacrifier le spectacle de la destruction totale et l'événement nucléaire risque justement d'empêcher le spectacle (p. 266) ! Mais c'est une consolation douteuse. Plus fondamentalement, il faut convenir que cette mise en évidence des « stratégies d'objet » constitue tout au plus une contribution à l'intelligence du désarroi dans notre vie sociale (ou devrait-on dire un symptôme ?) et qu'il est nécessaire d'intégrer cet éclairage singulier à une réflexion plus globale et plus exigeante. Mais ce n'est là ni le style ni l'objectif de Baudrillard : il préfère, de toute évidence, le ton du « radicalement neuf », il aime faire impression. Il y réussit : nous jouons le jeu et prenons au sérieux ses descriptions ingénieuses des trompe-l'œil de notre modernité. Mais elles ne sauraient composer un livre sur lequel on reviendra pour *penser*, car il leur faudrait s'articuler à une discussion théorique où seraient convoqués tout au moins les penseurs contemporains de la « différence » inspirés par Heidegger ; où serait sollicitée, par exemple, l'œuvre de Foucault sur le destin de la « déraison » dans la pensée occidentale, etc., pour que ces descriptions reçoivent la mise en perspective historique et philosophique qu'elles requièrent. Cela dit, le philosophe aurait tort d'être condescendant et de se dérober à ce type de lecture sociologique, sous peine de s'enfermer lui-même dans une hautaine et stérile solitude. Entre sa « prière matinale » et son philosophe, il a grand besoin d'essais généreux et irrévérencieux comme celui-ci. C'est par là qu'il comprend mieux la teneur de la crise éthique de notre époque, ses recoins et ses replis ; c'est là qu'il découvre, comme à travers les multiples pistes suggérées ici par Baudrillard, autant d'obligations de penser cette crise dans sa radicalité.

Philip KNEE